

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.
 NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
 ELMORE DUFOUR, Président.
 E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.
 DEPARTEMENT DES ANNONCES.
 JOS. T. BUDRECKE, Directeur.
 Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.
 Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.
 POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 22 novembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lae.
 Fahrenheit. Centigrade

7 h. du matin	56	12
Midi	70	19
3 P. M.	70	19
6 P. M.	70	19

L'Alaska pays agricole.

Le mouvement agricole à pénétré dans l'Alaska. Le Bureau d'Education des Etats-Unis a reçu de l'école d'agriculture de Klukwan, dans le Sud de l'Alaska, un panier contenant des pommes de terre, des navets, des carottes et autres légumes. Plusieurs de ces produits ont un poids et une grosseur qui seraient certainement remarquables dans des pays plus favorisés que l'Alaska.
 L'école de Klukwan est une des 81 écoles publiques ouvertes aux indigènes par le Bureau de l'Education de l'Alaska. Dans plusieurs de ces écoles le jardinage est produit avec des bénéfices pour l'école et la communauté.
 Le professeur de Shungnak, près du Cercle Arctique, signale qu'il a présidé au défrichage de 17 jardins indigènes et de 4 jardins d'écoles publiques. Il a enseigné aux enfants de l'école toutes les opérations nécessaires pour faire un succès du jardinage.
 Un tiers d'acre est réservé comme jardin modèle; il aurait produit une quantité suffisante de légumes pour l'usage des écoles de cuisine.
 Radis, betteraves, pois, carottes, navets, choux, pommes de terre, laitues et quelques autres légumes réussissent bien dans ce jardin arctique, cependant il ne put faire pousser ni haricots, ni oignons, ni combrages.
 A Fort Yukon, Eagle, Unalaska et Klawock on a obtenu les mêmes résultats.
 A Unalaska la ferme école tout d'abord ne contenait que quelques sillons de blé et d'orge, cette année des expériences plus étendues furent faites. Les enfants ont non seulement travaillé le jardin de l'école,

mais aussi ont cultivé une ferme plus étendue située à quelque distance.
 Bien que la saison soit relativement courte en Alaska, les légumes atteignent très souvent une belle croissance.
 Le travail des fermes écoles sert à illustrer les efforts du gouvernement de l'Alaska qui pense que l'école doit enseigner autre chose que lire et écrire et doit préparer le mieux possible les indigènes à la vie qu'ils doivent mener dans ces régions plutôt désolées.
 On y enseigne la couture, la cuisine et menuiserie. L'éducation des indigènes est conçue de manière à avancer leur civilisation. Les surintendants, professeurs, médecins, etc. se considèrent comme des missionnaires et consacrent tous leurs efforts à relever l'intelligence, ainsi que le physique et la morale des natifs.

VOYAGE PRINCIER

Afin de contempler à son aise le paysage, le duc de Connaught, oncle du roi George V, voyage de façon peu banale pour visiter le Canada dont il est, on le sait, gouverneur général.
 Au front d'une puissante locomotive que, là-bas, on appelle de vaches), parce que ces animaux viennent, affolés, se jeter contre la machine, le prince a fait installer une plate-forme sur laquelle un banc a été disposé. Le duc de Connaught, la princesse Victoria Patricia, sa fille, et des personnes de leur suite y prennent place, et c'est ainsi qu'ils ont traversé les Montagnes Rocheuses, admirant les splendides panoramas de la "Kicking Horse Gorge" de la "Vallée de Columbia."
 Le duc de Connaught est revenu de sa tournée dans le Dominion absolument enthousiasmé, et a déclaré que cette façon de voyager est la seule pratique. Il a, d'ailleurs, parcouru plus de régions pendant la première année de son séjour au Canada qu'aucun des gouverneurs qui l'ont précédé. Le chiffre des milles parcourus par le prince depuis octobre 1911 est de 17,000, chiffre coquet, on l'avouera.

Recherches sur la prolongation de la vie.

Le docteur Carrel a obtenu un nouveau succès dans ses recherches relatives à la prolongation de la vie.
 Il annonce aujourd'hui qu'il a détaché du corps d'un chien, alors que le cadavre était encore chaud, le cœur, le foie, l'estomac, les reins, la vessie et les intestins. Pendant dix heures, ces organes ont continué leurs fonctions normales, le cœur ayant 120 pulsations par minute.
 Le docteur Carrel espère donc que la greffe des tissus et organes deviendra une opération très courante. Il a exposé le résultat de ses travaux à une assemblée de médecins, parmi lesquels se trouvait le professeur Gaertner, de l'université d'Iéna, qui s'est déclaré émerveillé par les remarquables méthodes du médecin français.

En Roumanie.

M. Nistrayon d'un article de M. Riantz Funck-Brentano le passage suivant
 Bucarest, 6 novembre 1912.
 Je ne veux pas être un Français de plus à découvrir la Roumanie et je ne dirai que quelques mots de cette admirable ville de Bucarest où tout ce qui vient de notre pays trouve un si vivant écho. Aux avantures des libraires, on ne voit que des livres français; dans les kiosques parmi les journaux roumains, se vendent des journaux français, et à Bucarest même s'impriment trois journaux en langue française, journaux "officiels": "La Roumanie", si brillamment rédigée par notre confrère M. Jules Brun, "La Politique", et "L'Indépendance roumaine".
 Les grands monuments dont la ville Sorne comme en une cité de féerie, sont dus à des architectes qui ont fait leurs études à Paris, quant aux statues — car la statuomanie fleurit ici comme en France — elle sont signées "Mericier" ou "Frémiet". Au théâtre national, on joue, ce soir même, une pièce d'Henry Bataille. Jusque dans les cafés concerts, on entend que des chanteuses françaises, chantant en français des stupidités — au seuil des Balkans!
 Il est toujours agréable de voir que la langue française et les choses de France — ont popularité, surtout loin de la mère patrie.

Chose vue.

Un affreux camelot, vêtu de quelques incolores, sauvagement barbu et courbe de troncs, s'était campé aux abords de Notre-Dame de Lorette. Il tenait un paquet de journaux crasseux, et criait d'une voix tonitruante:
 — La fin du monde! Demandez la fin du monde! Tout le monde y passera...
 Et, sur le ton du plus vil effroi, il ajoutait seulement:
 Oh!...
 Vint à passer une petite Parisienne élégante, qui sortait de l'église voisine. Une petite Parisienne blonde, avec un chapeau délicieux et le plus joli visage du monde. L'effroyable camelot le regarda d'un air méfiant, et voulut acheter la feuille sinistre.
 — Oh! non, pas vous! Ça serait trop dommage!
 Et, à partir de cette heure-là, il cria moins fort. Il était honteux.

La bombe et les berlingots

M. Fallières va quitter l'Elysée: On ne lui fera plus de cadeaux; mais aussi, plus d'émotions, comme il en eut parfois de si vives.
 C'était quelque temps après les manifestations Ferrer. Le Président, raconte un de nos confrères, reçut un beau jour une boîte ficelée, cachetée, avec le mot personnel dessus; l'enveloppe était timbrée de Perpignan, qui est sur la route de Barcelone. On ouvrit et retourna la boîte avant de la remettre à M. Fallières, et finalement on chargea un huissier d'aller l'ouvrir dans un endroit écarté, avec prudence, sans inventurer.
 L'huissier revint tout blême: — C'est, dit-il, des choses rondes, sous du papier de soie.
 On pouvait croire, vu la forme, à des bombes de poches.
 Mme Fallières, mise au courant, décréta: —
 Il faut envoyer le tout à la Préfecture de Police!

La boîte contenait des berlingots délicieux adressés par un sous-préfet ami à son cher Président.

UN grand discours de Mr Asquith.

Voici le texte du discours prononcé par le premier ministre anglais le 9 novembre dernier et qui a fait tant de bruit en Europe.
 M. Asquith a profité du discours qu'il devait prononcer ce soir au Guildhall, à l'issue du grand banquet offert par le nouveau lord maire aux membres du gouvernement et du corps diplomatique pour exprimer les sentiments du cabinet anglais concernant la crise balkanique. Comme toujours, lorsqu'il aborde une question de politique internationale, le premier ministre avait minutieusement pesé chacune de ses paroles et les avait soumises le matin à Mr Edward Grey. Elles n'en ont donc que plus d'importance.
 — Nous traversons une période pleine d'inquiétude, nous assistons à des événements importants et émouvants. Les armées bulgares sont en possession effective de la Macédoine et de la Thrace. Saloni que, la perte par laquelle le christianisme a fait son entrée en Europe, est occupée par les Grecs, et nous pouvons appréhender d'un moment à l'autre la chute de Constantinople elle-même. C'est une satisfaction pour moi, néanmoins, d'assurer que les relations de ce pays avec toutes les autres puissances sans la moindre exception n'ont jamais été plus amicales qu'elles ne le sont aujourd'hui. Les grandes puissances d'Europe, tout en restant fidèles à leurs alliances particulières et à leurs amitiés que rien n'affaiblit, travaillent ensemble en ce tenant étroitement en rapport les uns avec les autres, avec une franchise, une liberté de communication et de discussion remarquables. Cette communion peut paraître presque incompréhensible à ceux qui croient que, parce qu'elles sont pour certaines raisons rangées en des groupes différents, les puissances doivent en temps de crise européenne se trouver divisées en deux camps. Rien n'est plus loin de la réalité.
 Les grandes puissances ont été blâmées dans certains milieux parce qu'elles n'avaient pas réussi à éviter la guerre. Elles ont cherché, cherché humblement et avec ardeur, en ne recourant qu'à la pression diplomatique, à sauvegarder des conditions d'ordre et de tranquillité dans les provinces européennes de l'empire ottoman, mais des forces étaient en jeu que ne pouvaient atteindre les diplomates. Les Etats balkaniques ayant mis leur plan, parachevé leur équipement, coordonné leur action, décidé en effet que la force était le seul remède effectif. Enz, et sans cesse, étaient prêts à y recourir. Ils prirent l'affaire en main. Aujourd'hui les choses ne peuvent plus jamais redevenir ce qu'elles ont été, et c'est le rôle des hommes d'Etat de tous les pays de reconnaître et d'accepter le fait accompli.
 Lorsque Pitt, mortellement atteint par la nouvelle de la bataille d'Austerlitz, rentra chez lui pour mourir, il dit à ceux qui l'entouraient de rouler la carte d'Europe qu'il portait au mur. La campagne d'Austerlitz elle-même n'a pas produit de changements si soudains, si surprenants, si complets que ceux provoqués durant un mois par la confédération balkanique. La carte de l'Europe orientale est à refaire, et il est possible que dans ce travail, des idées, des concessions, des politiques arrangées devront être modifiées, contraintes ou même être complètement jetées par-dessus bord.
 — Sur un point cependant je crois que l'opinion générale de l'Europe est unanime: c'est que les vain-

queurs ne doivent pas être déposés de ce qu'ils ont si chèrement conquis. Il n'existe nulle part, à ma connaissance, aucune disposition pour diminuer la grandeur de la lutte ou pour dénigrer le caractère décisif de ces résultats.
 Nous n'avons personnellement aucun intérêt direct dans la redistribution politique territoriale des Balkans, mais il y a d'autres puissances dont les relations géographiques, économiques, ethniques, historiques sur le théâtre des hostilités sont telles qu'on ne peut pas s'attendre à les voir s'empêcher de faire entendre leur voix dans le moment du règlement définitif.
 Pour l'instant et aussi longtemps que l'état de guerre continuera, le gouvernement britannique ne cessera de regretter que des questions isolées soient soulevées, questions qui, examinées séparément, peuvent provoquer des divergences de vues irréconciliables et qui au contraire pourraient se présenter d'une façon beaucoup plus pratique si elles étaient discutées à un point de vue beaucoup plus large lors du règlement général.
 Certes, la guerre est une forme de règlement malheureux: elle peut être toutefois, de temps en temps, le recours nécessaire quand une impasse se produit dans les affaires humaines.

THEATRES. OPERA FRANÇAIS.

Trouver un bon libretto est une des plus grandes difficultés rencontrées par un compositeur. Puccini, plus peut-être qu'aucun compositeur moderne, a été le possesseur de ce côté-là, et pour tous ses travaux il a rarement rencontré un meilleur libretto que celui de "Madame Butterfly".
 Pour la représentation de ce soir une distribution des meilleures a été choisie: M. Putsianni chantera le rôle de l'officier de marine, Pinkerton; M. Montano, celui du brave et généreux Sharpless; Mlle Yerna interprétera "Madame Butterfly"; tandis que Mlle Cortez nous redonnera le touchant personnage de Susuki. Nous savons tous quel succès fut celui de Mlle Yerna en France dans "Madame Butterfly". Aussi nul doute que la salle sera comble, la vente par avance des billets le fait d'ailleurs prévoir.
 Dimanche en matinée Carmen avec la charmante Mlle Thery et M. Tharaud; le soir les "25 Jours de Clarette".

TULANE.

"Get Rich Quick Wallingford" fait salle comble tous les soirs. Le succès de cette pièce est incontestablement doublé cette année, et ce succès, on peut dire est dû principalement au talent incomparable de l'acteur principal, M. John Webster, qui joue son rôle de Wallingford à l'admiration.
 Il y aura matinée samedi prochain.
 Le prochain programme au Tulane nous offre la fameuse comédie musicale, "The Pink Lady" qui sera jouée par la troupe d'élite de Messrs Klaw & Erlanger, la même qui l'année dernière remporta un succès si mérité.
 Les acteurs principaux dans cette pièce seront: Mlle Olga De Baugh, dans le rôle de Pink Lady et M. John E. Young, dans celui de Donaldidier.
 L'administration du Tulane annonce une matinée pour le jour de Thanksgiving.

ORESOENT.

"Mutt and Jeff" ont fait salle comble à la matinée et à la soirée de jeudi. La pièce semble plus populaire que l'an passé.
 Matinée samedi.
 Al H. Wilson le comédien allemand, débutera dimanche au Crescent, son engagement de la semaine. Cet amusant acteur est populaire dans notre ville où il vient tous les ans. Le titre de la pièce de cette année est "What Happened in Potsdam" une comédie qui met bien en valeur le talent si apprécié de M. Wilson.
 La vente des billets a commencé jeudi et a été importante.
 Mardi et samedi matinée.
ORPHEUM.
 "Puss in Boots" comédie musicale avec 45 acteurs paraîtra à l'Orpheum la semaine prochaine. Cette pièce fut d'abord représentée à New York et obtint un immense succès. La Nouvelle-Orléans est une des premières villes qui aura la chance d'applaudir cette œuvre.
 Bert Leslie "The King of Slang" et Miss Lydia Barry continuent la série de leurs succès.

Succession de Mme Marie Amanda Barrois, veuve de Thomas L. Bertrand.
 Ville de la Nouvelle-Orléans vs Tonye Benninato, réclamation de \$205 sur une licence.
 Emancipation de Joseph P. Morton.
 Bernardo G. Carbajal vs Léopold Well Building and Improvement Co sur un titre et contrat.
 Succession de Mlle Adèle Bland Pratt.
 Succession de A. M. Aumon vs Charles T. Lippard vs Isath Peters, saisie provisoire \$125.
 Maximilian M. Cherry vs Peter A. Conroy, sur un contrat, \$380.
 Succession de Madeleine Roberts vs Mlle Cora Keller vs Dantes Keller, sur époux, divorce.
 Succession de Mme Margarita Becker vs de Daniel Jung.
 Louis Lacassagne vs Marie Peter, son, son épouse demande de divorce.
 M. Abascal et frère Ltd. vs John B. Cleutau, réclamation en règlement de compte \$28 25.
 Succession de V. A. L. Tissot vs Galtmore Mercantile Co. Ltd vs H. G. Von Burrows, réclamation en règlement de compte \$25 97.

DEUXIEME COUR GRIMMELLE DE CITÉ.

JUGE C. L. WALKER.
 Ont comparu: Louis Williams, attentat avec un revolver, caution de \$250.
 Louis Flory, Joe Vecchina et Mike Lorn, larcin, caution de \$250 chacun.
 Plaidé coupable: William Torregano, coups et blessures, \$10 d'amende ou 30 jours de prison. Il a payé son amende et a été libéré aussitôt.

BUREAU DE SANTE. Mariages, Naissances et Décès

MARIAGES.
 Alexis Lanne à Léonie Zeléy Garra; Durel à Marie Thérèse Déry des Isles; Worldie J. Leff à Béatrice E. Webb; Estus Ashley à Nellie D. Dyer; Pierre Joseph LaSalle à Alice Albert; Ivan A. Cox à Bernice M. Cramora; Abraham Davis à Elizabeth Tober; Enoch Eonis à Clara Washington; Ashton C. Lawrence à Joe Harris; Edward Spiehler à Caroline P. Metz; Edmund Walker à Lena Carroll; Norton C. O'Brien à Vre Gertrude Casperson; Harry L. Miller à Elizabeth Wacile.
NAISSANCES.
 Mmes Ernest M. Wischan, une fille; John L. Kuth, une fille; Alexander Arnold, une fille; Paul Torrey, une fille; Léopold Soubiet, une fille; B. E. Baudet, une fille; C. A. Tupp, une fille; Henry Adams, une fille; Albert Dejes, une fille; Louis Monette, une fille; Joseph M. Chert, une fille; Edward L. Blancher, un garçon; Thomas Durbin, un garçon; Joseph Chirlingelli, un garçon; Arthur Chevalier, un garçon; August Carter, un garçon.

TRIBUNAUX.

COUR CIVILE DE DISTRICT.
 Mme A. L. Ray vs son mari, séparation de biens.
 Milan Morgan Co. Ltd vs Janssen Catering Co. Ltd réclamation en règlement de compte \$192.35.
 John G. Mill vs Michael Sansovich réclamation en règlement de compte \$158.25.
 Chicago Steel Car Co. vs Sugar Planters Storage & Distributing Company de la Louisiane, réclamation de \$1999.52.

Bons mots.
 Commerce.
 — Trop de nouvelles pessimistes! On ne peut rien entreprendre. Les affaires ne marchent pas.
 C'est l'immobilisation générale.
 Littérature.
 Ces littérateurs s'ils vivent dans le lit. Ils s'accordent et se réunissent dans un grand banquet pour fêter le prince des conteurs.
 Les bons conteurs font les bons amis.
 — La Chine aux Chinois.
 Chicago, 22 novembre.—Une dépêche de Canton (Chine), annonce que le gouvernement a désigné Chang Wing Ming pour commander les forces chinoises en route pour la Mongolie, afin de protéger le territoire de la république.
 Les sociétés de la Croix-Rouge sont prêtes à suivre l'armée.
 "Livrons bataille et finissons-en une fois pour toutes avec les invasions étrangères", tel est le cri de guerre qui a été poussé à Canton. Une société Anti Russe a son quartier général dans cette ville.

édition Hebdomadaire de "Abelle".
 Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres — qui ont paru pendant la semaine dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton
 —DE—
 L'ABELLE DE LA N. O.
 No. 48. Commencé le 4 octobre 1912
DU SANG DANS LES TENEBRES
 GRAND ROMAN INEDIT
 PAR DANIEL LENEUR
 DEUXIEME PARTIE
 L'un contre l'autre
 CHAP. 11.
 Il resta dans la maison, trouva essoré et qu'il cherchait, si, gna, ressortit.

—Voilà... Ah! attendez. Le facteur, qui descendait les marches, tourna la tête. Delohaume, par la force de l'habitude, faillit dans la poche de son gilet, sortait quelques sous de pourboire.
 —Tenez.
 —Merci, monsieur.
 Rendu sans doute plus complaisant par cette générosité, l'homme ajouta:
 —Vous donnez pas la peine de fermer la grille derrière moi. Je connais le trac du loqueton intérieur. Le facteur, n'pas?... Vous voyez que je suis entré sans peine.
 En effet, Raymond s'en avisait seulement.
 Les familiers de Claire-Source, en passant la main par une ouverture, dans le grillage, sous le lierre, traient le pèse, qui, de dehors, n'obéissait qu'à une clef.
 Le facteur franchit en deux pas la courte distance jusqu'au massif où s'encastrait la grille de bois, sur le côté de la maison, et disparut.
 Raymond demeurait là, sa lettre à la main.
 Quel soupçon de déviance! Quel enfiévré!... Ce court moment lui avait paru un siècle.
 L'enfant, consolé d'être par son père, ne faisait plus rien de ses exigences clamorieuses.
 Le jeune homme s'élança, pour remonter à la chambre, vers le myrtilier où se déchirèrent le

cor, vers la gémissante voix d'entre-tombe.
 Cependant, comme la montée de l'étagère lui donnait le temps d'ouvrir sa lettre. Il se sauta les cachets, intrigué, même en un tel moment, par ce fait bizarre qu'on lui envoyait un pli de quelque importance à Claire-Source.
 Nul de ses oncles ne connaissait l'adresse de sa retraite, à Champagne.
 L'enveloppe, un papier blanc, — destiné seulement à la remplir, à lui donner du corps. Le papier, retourné, secoué, laissait échapper une carte de visite. Raymond la ramassa. Voyait-il bien? N'était-il pas le joint de sa formidable hantise? Cette carte?... Qu'y avait-il sur cette carte?
 Un nom seulement... Mais ce nom... à cette minute!... O'édait à doter de ses yeux!
PRINCE BORIS OMIROFF
 Que comprendre?... Une proposition?... Pitié au ciel!... Mais non!... Les extravagances de Kasse n'allaient pas jusque-là. D'ailleurs, à en croire les bulles de sa santé, dans la presse, son épave fracassée ne serait, de longtemps, pas en état de lui laisser manier une arme sur le terrain.
 Perplexe devant ce problème, Raymond allait toutefois l'écarté momentanément.—La haat...

—La haat... l'énigme initiale... Quand il l'aurait déchiffrée, tout s'éclaircirait sans doute... — lorsque, de nouveau, tinta la sonnette d'entrée.
 Des voix, dans le vestibule, se reproduirent:
 —Me voilà... Je n'ai pas été longtemps, disait Mme Favier.
 —Non. J'ai posé ma planche. Et je venais voir si le petit n'enquayait pas Monsieur.
 —C'est peu probable. Il est si mignon! Et Monsieur l'aime tant!
 —Favier! cria Delohaume du haut de l'étagère.
 Quel accent d'angoisse! Les époux tressaillèrent.
 —Monsieur?...
 —Qu'est-ce que vous dites? Le petit n'est pas avec vous?
 —Mais non, monsieur.
 —Il n'est donc plus près de Monsieur? demanda la nourrice.
 —Non. Il criait... Je l'ai envoyé... Regardez donc... Il sera resté à quelque jeu sur la terrasse.
 En parlant, Raymond descendait. Les paroles qu'il venait de prononcer, déjà, il n'y croyait plus. Un pressentiment, poignant comme une certitude, l'étreignait.
 Mais, par un effort, il gardait son sang-froid.
 S'élever la catastrophe, c'était la déterminer.
 Comment s'y résoudre? Les recherches se feront pas longues.

Le jardinier, avec le sentier en pente, la vasque de la source, où un barbet de deux mois se se fût pas noyé, l'étoiré charmille d'un bar, la terrasse, la ressource endormie, tout fut parcouru en un clin d'oeil.
 L'enfant ne se trouva nulle part.
 Dans la maison, pas davantage, ni sur la route, ni dans les environs.
 A ce point, il avait vu.
 A vrai dire, — des voisins il n'y en avait guère, autour de Claire-Source.
 Toutefois, on connaissait bien les Favier et le beau petit François.
 Le village s'élevait.
 Tout de suite quelques renseignements furent recueillis.
 On avait vu fier une auto. Elle était fermée. Que contenait-elle à l'intérieur? Nul ne savait. Mais la mercuriale avait parfaitement distingué sur le siège, à côté du mécanicien, un individu, qui retirait de sa tête un képi — peut-être un képi de facteur, — pour le remplacer par un chapeau rond.
 A la poste, on n'avait jamais eu de lettre chargée pour M. Delohaume.
 L'individu qu'il décrivit ne ressemblait pas à l'employé du bureau de Champagne.
 Un jardinier donna ce détail: Il avait remarqué le chauffeur de l'auto, — l'auto fermée de la mercuriale. Et il lui avait semblé que

ce chauffeur, — un brun, barbu jusqu'aux yeux, — conduisait avec une sûreté étonnante, malgré une main gauche estropiée.
 —Je jurerai qu'il lui manque un doigt ou deux, affirmait le témoin.
 Cela paraît improbable. Une erreur de vision. Le chauffeur pliait les doigts sur le volant sans doute.
 —Non, protestait le jardinier. J'étais à tondre ma haie. Il a ralenti au tournant, sans m'apercevoir, parce que je me baissais en dedans. Mais, moi, j'ai très bien vu, entre deux troncs... au niveau de mon oeil, cette main charnue, rouge encre par place comme d'une clostrie toute fraîche. Ça m'a épaté, vous pensez. Coude une auto avec une main et demi... moi qui n'aurais pas avec les deux miennes!...
 Delohaume se arrêta pas aux yeux de ces campagnards.
 Il savait, lui, qui avait fait enlever l'enfant.
 Qu'importaient les mercenaires de Boris!
 L'impudence du mécréant, qui osait lui faire remettre sa carte de visite au moment où s'exécutait le crime, indignait la volonté que Delohaume s'en ignorait point.
 Pour le braver plus cruellement, on choisissait un jour, une heure où il se trouvait à Claire-Source.

On s'assurait même de sa présence par le trac de la lettre chargée.
 Les ravisseurs aux aguets virent sortir la nourrice, — la vigilante nourrice. Ils épiaient les coups de marteau, certains ainsi que Favier travaillait dans le bas du jardin, l'étroit jardin, en boyau et en pente raide, qu'on ne remontrait pas instantanément, soit qu'on grimât l'escalier de la terrasse, soit qu'on fit le détour par l'allée tire-bouchon.
 Ils entendirent crier l'enfant.
 Ce fut alors qu'ils se précipitèrent.
 Au moins, l'un d'eux se présentait, avec le registre — quelque faux grimoire — et, se gardant bien d'offrir la plume et l'encre indispensables à la signature réglementaire.
 Un complice, blotti, au massif de l'entrée, avait sauté sur François, lui enveloppant sans doute la tête, pour étouffer ses appels.
 Ignominieuse combinaison, — qu'un rien, l'aillieur, pouvait faire masquer.
 L'horreur qu'éprouvait Raymond à l'idée de sa propre agilité, du geste fait à l'enfant, écarté l'enfant, l'enfermer dehors... fatallité!... du peu qu'il aurait fallu pour déjouer l'audacieuse tentative, — ces réflexions tardives et instilles, le torturant, pressaient à quel point son ennemi avait calculé juste.
 C'était à lui même, presque en-